

Physiologie et pathogénie de la fièvre ; (1)

par L. J. V. CLÉROUX, M. D., Montréal.

L'élévation constante de la température normale est le signe caractéristique de la fièvre. Ce symptôme suffit à lui seul pour définir l'état fébrile, car la plupart des autres phénomènes liés à cet état morbide dépendent de l'élévation de la température.

La fièvre est donc intimement liée à la calorification, et pour en étudier la nature il convient d'être bien fixé sur le mécanisme physiologique de la température. C'est pourquoi je rappellerai brièvement les divers phénomènes qui président à la calorification.

Aucun organe n'est spécialement destiné à la calorification. Elle est produite par les combustions qui s'opèrent au niveau des tissus aux dépens de l'oxygène de l'air et des matériaux fournis, soit par les aliments, soit par nos propres tissus.

Le rôle du sang, dans les phénomènes calorifiques, consiste à porter l'oxygène aux éléments anatomiques ; il reçoit d'eux sa chaleur, qui est d'autant plus considérable que l'état fonctionnel des organes d'où il s'échappe (muscles, glandes, etc.) est plus énergique ; et de plus, il établit l'équilibre thermique dans tout l'organisme. Il ne faudrait pas croire, cependant, que dans le liquide sanguin il ne puisse se développer des actes produisant de la chaleur. Ils sont tellement limités que nous n'en tenons pas compte ici.

Ces sources de production de chaleur amèneraient une élévation incessante dans la température du corps, si elles n'étaient soumises à des pertes de chaque instant. Nous cédons, par rayonnement et par contact, une certaine quantité de chaleur à l'air et aux objets qui nous entourent, et en second lieu, l'évaporation qui se fait constamment à la surface des poumons et de la peau constitue pour l'organisme une source considérable de refroidissement. L'absorption des corps froids et enfin une certaine quantité de forces vives mises en liberté et utilisées pour la production du mouvement sont aussi des causes de déperdition de chaleur.

La source de la chaleur se trouve donc en grande partie dans la *force nutritive* qui détermine la production des phénomènes physico-chimiques de la nutrition. Cette force est d'autant plus active que le liquide nourricier (lymphe et sang) est plus abondant et plus riche, et que les tissus se prêtent davantage aux échanges nutritifs.

Le système nerveux, par son action constrictive ou dilatatrice sur les vaisseaux capillaires, peut diminuer ou accroître la quantité de blastème nutritif, et par son action tonique, stimulante ou trophique sur les tissus, il les prédispose plus ou moins aux échanges nutritifs. Le système nerveux exerce donc une influence considérable sur la thermogénèse.

Cl. Bernard admet l'existence de nerfs spéciaux thermiques dont l'action immédiate aurait pour conséquence une suractivité sur place dans les échanges chimiques avec production de chaleur. M. Vulpian et plusieurs autres physiologistes rejettent l'existence des nerfs thermiques et admettent que les nerfs céphalo-rachidiens et sympathiques,

(1) Travail lu devant la Société Médicale de Montréal.